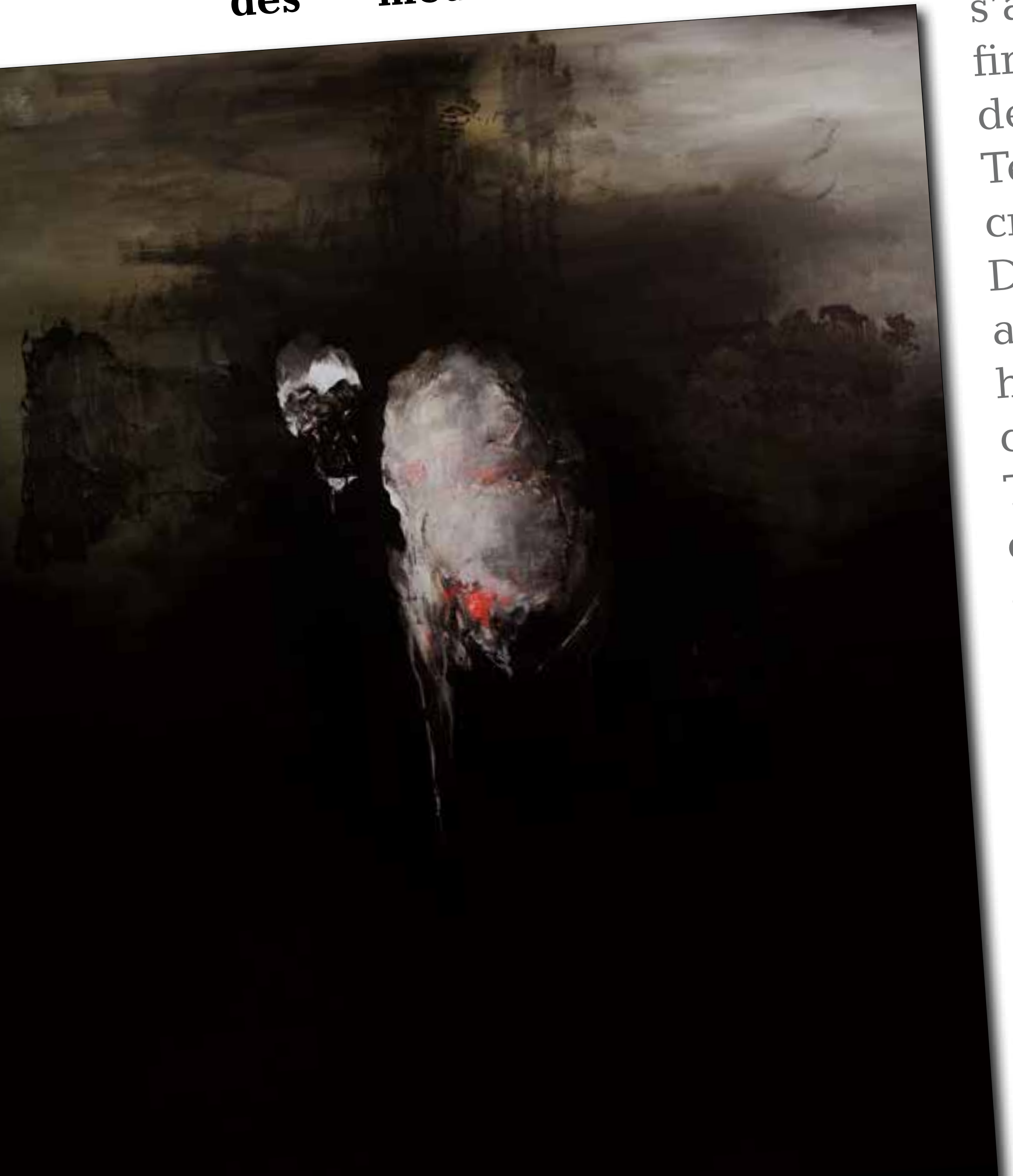
Fabien Claude
à l'horizon de la peinture

par Christian Noorbergen

Fabien Claude traque la fin de la peinture. Au bord de la disparition, ses instables blessures de nuit, habitées de traces, font battre l'écho lointain des meurtrissures vitales.



Il ose le miracle terrible d'exister sans garde-fou, sans barrière et sans masque. Accoucheur de ténèbres, Fabien Claude racle le fond. Secret discret, il creuse la peinture comme on creuserait la tombe d'un dieu. Et le corps s'accidente dans l'opacité sans fin de l'univers. Au bord ultime de toutes nos disparitions. Tentative d'être, tentation de créer, dans l'implosion du deuil. Dans les îles de la nuit, et les ailes de l'absence. Innombrable huis clos, privé d'horizon, sinon celui infini de la peinture. Taches d'art, mêlant l'abîme et la peinture. Somptueuses et fragiles, tueuses de vide, et nouées de mort-vie. Désespoir fécondant les espoirs. Regard acculé à son plus riche dénuement. Celui qui a pu, durant quinze années, ne pas montrer ses tableaux, est en rare et fabuleuse monstration. Le miroir aveugle

de la face la plus enfouie fait acte terrifiant d'auto dévastation de tous les visages d'apparence, et d'apparat. La peinture seule palpite dans ces éclairs de vie, quand saignent les lèvres de la nuit. La peinture seule peut défaire l'étau, et fendre le huis clos. **Il n'y a pas de peinture plus fine et plus aigue, plus sensible et plus délaissée que celle de Fabien Claude.** Dépassée, la distinction figuration-abstraction, quand la peinture est mise à nu par les traces corporelles qui résistent à la disparition de toutes les inutilités picturales. La peinture abandonnée s'abandonne à l'absence des surfaces. **Fabien Claude s'aventure dans l'impensable, comme s'il profanait la fin des temps, et tous les silences de l'univers.** Comme si rien ne pouvait exister que les tressaillements disparus de la vie. En peinture éperdue, aride, éphémère et sublime... ure dans l'impensable, comme s'il profanait la fin des temps, et tous les silences de l'univers. Comme si rien ne pouvait exister que les tressaillements disparus de la vie. En peinture éperdue, aride, éphémère et sublime... ■

Du 18 janvier au 17 février 2018
Galerie Lillebonne – Nancy (54)